

# JOURNAL DES DAMES

E T

DES MODES.

~~~~~  
Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n° 62.  
~~~~~

~~~~~  
Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.  
~~~~~

PARIS.

Ce 9 décembre , 1912 .

A défaut des autres mérites qu'ils possèdent, les *Flambeaux* en avaient un qui les met, à mes yeux, hors pair : c'est d'être une pièce écrite non pour la satisfaction du public, mais pour la satisfaction de l'auteur.

Voilà un luxe que s'offrent rarement nos auteurs du jour. Non que les esprits d'une certaine taille trouvent confortable ce lit de Procuste qu'est le théâtre. La plupart, au contraire, y souffrent continuellement de ne pouvoir s'y étendre tout de leur long et d'être forcés à s'y recroqueviller. Mais en général, à leurs aises intellectuelles ils préfèrent les aises matérielles que donne le succès. Au théâtre comme au théâtre ! Et au lieu de traiter les sujets à son goût, on adopte ceux au goût du public. On remise à plus tard les fortes pensées qui vous intéressent, on les ajourne au moment où l'on tiendra l'oreille du spectateur et où, dans cette oreille qu'on tient, on pourra tout verser. Puis les années passent, les succès s'accumulent, la clientèle s'est formée. Pourquoi risquer de la dérouter, et même de la perdre, en lui glissant un autre article ? Et on retarde encore le beau sujet, le beau geste que finalement on n'exécute jamais.

M. Bataille, lui, aura évité et cette lenteur et ces faiblesses. Probablement, en vrai artiste, il brûlait de prendre sa revanche des concessions que lui imposait le métier. Et sitôt la partie gagnée, au lieu de continuer le même jeu et de faire paroli



masse en avant , la méthode inverse . Il retire mise et bénéficie et jette le tout sur un autre tableau : la pièce à son goût , la pièce élevée et de pensée , la pièce pour les raffinés . Tant pis si la foule ne suit pas . L'auteur aura toujours pour lui la joie de sa conscience et les suffrages de l'élite .

Rien que cela déjà vaudrait l'estime . Mais ce juste hommage rendu à la noble entreprise de M. Bataille , il faut bien dire que chez lui le penseur ne nous a pas paru égaler le poète . On l'a remarqué en quelques endroits , la thèse qui anime les *Flambeaux* n'est pas d'une originalité renversante , et parfois les développements que l'auteur donne à sa pensée ou à ses personnages n'ont pas toute la fermeté désirable .

Cette affirmation que les idées mènent le monde n'est guère contestée par personne . Comme aussi le type du savant , prenant soudain contact avec les réalités de la vie , n'est pas de ces visages inédits qui frappent par leur nouveauté .

Cet Hernert même , par lequel M. Bataille met en lumière sa thèse , manque à certains égards d'envergure et d'autorité . Voilà un littérateur célèbre , que dis-je mondial , puisqu'on va lui décerner le prix Nobel . Et l'auteur nous le présente comme un homme qui a attendu la cinquantaine , non seulement pour lire , mais pour aborder les vérités éternelles . Le cas assurément est , hélas ! fréquent dans notre monde des lettres et du théâtre . La culture n'y vient chez quelques-uns que sur le tard et forcément alors incohérente ou fragmentaire . Mais comme l'épisode où figure Hernert exclut par sa gravité toute idée de satire , on peut s'étonner que ce bon gros ait charge , dans la pièce , de pensées si considérables .

En d'autres scènes , c'est le héros principal , le penseur chef qui souvent chancelle en ses propos et ses théories . Il est évident que dans une pièce similaire , *les Affranchis* , de Mlle Lenéru , les personnages se montraient bien plus familiarisés avec le vocabulaire et la procédure de la haute pensée .

D'où , naturellement , chez les spectateurs initiés , un peu de résistance .

Le premier acte où les idées ne sont pas en cause nous avait séduits , empoignés , par sa vigueur , la sobriété des sentiments , la vérité des répliques , la puissance des caractères . Nous retrouvions la même émotion à certaines scènes de passion dans les autres actes . Mais dès que les idées surgissaient à la rampe , il n'y a pas à dire , l'auteur cessait de nous « avoir » .

Seulement comme la vertu est toujours récompensée , ce dont l'élite semblait ne pas vouloir a été droit au cœur de la foule .

Sans doute , le public ne comprend pas toujours dans les



*Flambeaux* toutes les belles théories qu'on lui sert . Seulement il est flatté qu'on lui en parle . Devant ces sévères entretiens se déroulant sans abrégés , à travers des scènes copieuses et massives , il éprouve une autre impression qu'aux spectacles de fabrication courante . Il se sent en présence d'une œuvre volontairement austère , sincèrement grave , imprégnée de foi , et il écoute saisi de considération et presque de respect .

Cette foi ardente en son sujet , cette tenace volonté de la traiter jusqu'à épuisement , c'est dans les *Flambeaux* comme ailleurs la qualité première de M . Bataille . Et ici comme ailleurs , sinon plus , elle mérite un coup de chapeau .

FERNAND VANDÉREM.

#### RÉPONSE A LA DEVINETTE .

Le portrait est de Victor Hugo . La dédicataire est Mme Juliette Drouet , l'amie fidèle du maître .

La dédicace est datée de juin 1831 , époque à laquelle Victor Hugo venait de s'éprendre de Mlle Juliette (on l'appelait ainsi alors) , petite actrice obscure , chargée d'un rôle sans importance dans *Lucrèce Borgia* .

Plus tard , le maître tâcha de la compenser de cette « panne » en écrivant , dans la préface du drame , les lignes suivantes : « On ne peut dire que la princesse Negroni soit un rôle , c'est , en quelque sorte , une apparition . Mlle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire . Il ne faut à cette jeune actrice qu'une occasion pour révéler un talent plein d'âme , de passion et de vérité . »

Ce rôle , elle le trouva sinon à la scène , du moins près de Victor Hugo , dont elle devint la Mme de Maintenon , après en avoir été la Lavallière , et qu'elle ne quitta plus jamais .

#### LES BRAS PERDUS .

En réalité , personne ne sait au juste si la Vénus de Milo inscrivait de sa main absente des noms héroïques sur un bouclier ou bien si , tenant d'une main ses voiles , elle présentait de l'autre une pomme de marbre .

J'ai failli le savoir .

Un jour de l'autre été , après un déjeuner trop copieux , et sollicité par la fraîcheur de sanctuaire qui règne dans la galerie où la Vénus de Milo accueille les visiteurs au nom de la beauté plastique , je vins m'asseoir devant l'illustre statue .

Mon assoupissement sur cette banquette du Louvre dura sans



doute quelques minutes. Quoi qu'il en soit, je vis nettement la déesse remonter ses draperies jusqu'à ses épaules, puis elle vint s'asseoir à mes côtés.

— Salut, me dit-elle, que les dieux auxquels tu crois te soient propices... Je m'ennuyais. Il n'y a plus que les étrangers et les barbares qui viennent me voir, avec leurs femmes et leurs filles, si laides que l'esclave borgne qui balayait l'atelier de Scopas s'en serait lui-même moqué.

Les archontes de cette cité devraient empêcher une telle profanation.

Ah ! les belles femmes de Milos ! Les beaux soldats, les purs athlètes ! Vous vivez dans une époque bien triste, et vous vous trompez certainement...

Et la déesse me dit l'éblouissement du soleil grec plus blanc que le nôtre, la beauté de la vie antique, les offrandes de fleurs et de colombes, et le grand rêve souterrain qu'elle avait fait pendant des millénaires jusqu'au matin où un paysan la découvrit près d'une mine.

Je la regardais. Près de moi, sa jambe était dure et fraîche sous ses voiles blancs, et l'Olympienne sentait les roses de Provens et des aromates inconnus.

Lorsqu'elle eut parlé sur un ton quelque peu sibyllin, je me permis plusieurs questions.

— Déesse, lui dis-je, tes bras perdus ont troublé la vie de nombreux savants, et moi-même je désirerais savoir quelle divine attitude le grand Scopas qui les sculpta leur avait donnée.

Celui-ci soulevait-il les plis de tes beaux voiles, l'autre offrait-il la pomme de Paris ? ou bien Victoire Aptère et non Vénus, inscrivais-tu d'une main les noms des Héros sur un bouclier que ton autre main soutenait ?...

Ses admirables bras étaient alors chastement croisés sur sa poitrine.

Elle sourit.

— Enfants, éternels enfants ! Tu me dis que des générations de savants ont cherché à savoir si je tenais une pomme ou si j'inscrivais des noms sur un disque ; vraiment, je ne sais si je dois y croire. Mais puisque cela t'intéresse, regarde...

Elle se leva et...

Un bruit épouvantable me tira de mon assoupissement. C'était ma canne qu'un gros Saxon à lunettes avait touchée du pied et qui sonnait sur les dalles. Je m'éveillai. La déesse était sur son socle, et je ne saurai plus jamais...

LÉO LARGUIER.





*Robe de crêpe de Chine blanc garnie de renard  
Manteau de loutre et skunks.*



Ayuntamiento de Madrid





Modèles de Géo Rouard "A la Paix".

1. Porte-épingles à chapeau en porcelaine tendre montée bronze 2-9. Vernis Martin. 3-4-5-6. Vases, jardinière, et boîte à thé en pâte tendre 7. Cendrier émail ancien 8-10. Figurines de Saxe et de Nymphenburg.



Ayuntamiento de Madrid



*Chateaubriand, textes choisis et documentés par André Beaunier.*

Quand je vous ai quittée l'autre jour, ma chère sœur, vous étiez ivre de musique. Vous aviez feuilleté fiévreusement une partition nouvelle, vous aviez chanté, votre voix splendide s'était élevée hors de vous-même, comme un arbre colossal et touffu qui eût soudain jailli d'un vase en verre de Venise. Et vous m'avez regardé avec des yeux de bacchante, et vous m'avez dit :

— Eh bien ! mon frère, eh bien ! donnez-moi donc des livres à présent, osez me présenter de ces pauvres livres, dont vous parlez toujours !

Chère, vous êtes dure avec votre frère, qui vous aime tendrement. Mais voyons, est-ce que je pouvais, en l'état où je vous voyais, vous recommander la lecture d'un seul auteur français ? Les plus grands, les plus nobles, auxquels je songeais, eussent paru de glace devant votre exaltation. Nous n'avons pas ici de très déterminés lyriques, de ces hommes enfin qui parlent comme on crie, et se taisent comme on grimace. *Made in Germany*, tout ça ...

Et pourtant, j'avais peine à vous voir si dédaigneuse. « Ma chère sœur, pensais-je, se grise de musique, méprise tous les livres... Néanmoins, qu'éprouvera-t-elle, si je lui fais lire Chateaubriand, le grand maître des saisissantes harmonies et des concerts inoubliables, le plus noble, le plus généreux et le plus émouvant de tous les symphonistes ? ... »

Vaine question. Je savais, en effet, que vous n'éprouveriez rien du tout, vu que jamais, jamais vous ne liriez Chateaubriand. Car c'est un écrivain loquace et touffu : il faut « s'y mettre », pour l'entreprendre. Au lieu qu'en un quart d'heure, le plus poignant morceau de musique est entendu. L'on n'a pas besoin de prêter à ce dernier une attention continuelle et minutieuse : il suffit de se figurer vaguement on ne sait trop quoi, quand on écoute de la musique, de même qu'en respirant quelque parfum, par exemple ; c'est bien commode. L'on peut conseiller sans crainte à une jeune femme : « Feuillotez donc telle symphonie ». Mais va-t-on lui dire, surtout quand elle se trouve en état de vive sensibilité : « Lisez plutôt, lisez les *Martyrs*, le *Génie du Christianisme*, l'*Essai sur les Révolutions* ; les *Mémoires d'Outre-Tombe* et la *Vie de Rancé* ! ... » Et allez donc ! Pauvre petite ! Donnez-lui au moins trente jours pour un pareil labeur : dès le deuxième, elle tombera morte, ou s'en ira chercher ailleurs d'autres sensations d'art, par exemple chez le couturier.

Force m'est de l'avouer, ma sœur, M. de Chateaubriand écrivait avec une abondance qui fait peur. Son œuvre est éternelle, et, depuis un siècle, dompte, inquiète, étonne et charme encore la France : bien mieux, elle nous hante, elle nous envoûte. J'en sais des pages par cœur, moi qui vous parle, et me les chante voluptueusement tout bas, et souhaiterais de les déclamer — hommage de toute mon âme ! — aux femmes que j'aime, ne fût le ridicule qui heureusement nous arrête toujours en ces circonstances touchantes, mais périlleuses. Cepen-



dant, je reconnais que l'on se noie parmi tant de volumes. L'on ne sait auquel se prendre. Abandonnée sans appui au milieu de toutes ces pages colorées autant que sonores, vous vous croiriez dans un parc gigantesque, parsemé de ruines gothiques et de temples, de hameaux bretons et de huttes indiennes, de palais romains et de sombres manoirs, un parc où voisinaient les forêts, les étangs, le Meschacébé, Jérusalem, les moines, les sachems et les icoglaus, mille promeneuses aux écharpes flottantes, et des rois, des parlements, des ambassades, la Chambre des pairs — un monde fou !... Comment vous y reconnaitriez-vous ? Besoin serait d'un guide...

Or, précisément, vous l'aurez, et le voici : c'est M. André Beaunier. Vous savez combien cet humaniste montre d'esprit, de goût et de doctrine, et de quel ton charmant il use en écrivant : à tel point qu'il semble causer, tout bonnement. Il vient de présenter, en deux volumes minces et délicieux, un Chateaubriand de poche qui n'est rien de moins, en vérité, que M. de Chateaubriand tout entier. André Beaunier, ambassadeur familier de Sa Majesté le grand Vicomte, commente les paroles de celui-ci, fixe les dates, éclaircit les points délicats, nous renseigne, au mieux des intérêts communs, touchant la vie, le rôle, les amours et les haines, les scrupules, les impatiences magnifiques et les orageuses frivolités de l'Empereur des lettres modernes.

Voilà donc votre guide, ô ma chère sœur. Achetez ces deux volumes, mettez-les près de vous, à portée de la main. Vous y trouverez les morceaux les mieux choisis, les pages les plus hautes, ainsi que des gloses lumineuses. Même frémissante d'émotion, vous pourrez ouvrir au hasard : vous serez très habilement conduite, animée ou retenue. M. André Beaunier mène son lecteur en haute école. Voire il y met de la coquetterie.

Que si, loin de vouloir être émue, vous préférez rire, ne vous gênez point d'ailleurs. Chateaubriand est aussi un auteur très gai. Lisez ce récit des *Natchez* où Chactas, amené à Versailles devant Louis XIV, présente à celui-ci le calumet de paix — autant dire sa pipe — tandis que le Grand Roi pâlit terriblement. « On se hâta, dit Chactas, de nous emmener dans une autre partie de la cabane. » Assurément.

MARCEL BOULENGER.

## HISTOIRE DU PETIT CHIEN MOKO

OU

LE STYLE MODERNE OU L'INGRATITUDE.

Un beau matin, Mme de Balsombre trouva mort sur le tapis son petit chien Moko. C'était, de son vivant, un loulou de Florence blond comme une courtisane, gourmand, douillet, grognon et voluptueux. Mme de Balsombre pleura beaucoup et poussa de grands cris : « Je suis trop malheureuse, hurlait-elle, à travers ses sanglots, Dieu n'est pas juste ! » Elle n'avait que vingt-cinq ans et c'était la première fois qu'elle voyait la mort.



A l'heure du déjeuner son mari fut surpris de la trouver en chemise, pieds nus et cheveux épars, pleurant encore sur le cadavre de Moko. Cela offrait un si ravissant spectacle à la manière des peintres du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'époux, malgré sa cuirasse professionnelle, en fut attendri. Il releva la jolie éplorée qui acheva de fondre en larmes sur son sein et il lui promit d'atténuer à force de tendresse la violence de ce coup cruel !

— Jamais je ne me consolerais ! gémit Mme de Balsombre.

Le mari, pour changer de conversation, dut promettre à sa conjointe l'ameublement esthétique qu'elle avait si souvent souhaité. Il s'agissait de liquider dans le plus bref délai les antiquailles et de composer ce que messieurs les critiques d'art appellent un ensemble harmonieux : tapis noirs, tentures grises, meubles de laque ou d'ébène. Mme de Balsombre essuya ses larmes, se moucha et gratifia son mari d'un baiser où frémisaient un crépuscule de chagrin et une aurore de gratitude. Puis elle passa aux formalités mortuaires. On ne pouvait enterrer Moko comme un chien. Mme de Balsombre résolut de le faire empailler couché en rond sur le coussin havane qu'il affectionnait. Le naturaliste fut mandé. C'était un vieil homme qui sentait le camphre :

— Pour un travail soigné, déclara-t-il, je demande au moins cinq mois !

Et il emporta Moko dans un carton à chapeau sur lequel, au préalable, et par un sentiment de décence, Mme de Balsombre avait gratté l'étiquette. Puis les mois passèrent. Des hommes vinrent qui sentaient le vin et qui emportèrent les antiquailles ; d'autres leur succédèrent qui sentaient le bois frais et qui apportèrent les meubles nouveaux. M. et Mme de Balsombre, grâce à un « ensemblier » qui leur assura un ensemble définitif, furent cités parmi les ensemblards les plus artistes. Pas une fausse note, les noirs entonnaient leur chant funèbre, les gris soupiraient mélodieusement, les blancs chantaient avec pureté. Mme de Balsombre, vêtue d'une longue robe blanche encadrée de noir à la façon d'une lettre de deuil, admirait des iris artificiels fichés dans un seau d'ébonite quand la femme de chambre lui apporta Moko couché en rond sur son coussin havane.

— Quelle horreur ! qu'est-ce que c'est que ça ? fit étourdiment Mme de Balsombre.

Et elle pressa contre elle Fianza, chienne à longs poils argentés, assortie tout récemment au mobilier.

— C'est Moko, madame ; l'empailleur est là avec sa facture.

— Mais il va faire une tache horrible !



— Oh ! madame, pauvre petit ! Il ne peut plus faire de taches !

— Payez cet homme ! Et mettez Moko dans votre chambre, ordonna Mme de Balsombre .

Et elle ajouta :

— De le voir ainsi , ça me ferait vraiment trop de peine !

HENRI DUVERNOIS.

## MODES .

Avant de partir pour Nice , nos dames lancent , comme un appel au bienfaisant soleil , un chapeau d'un genre imprévu et essentiellement nouveau : une toque de velours ou même de fourrure bordée d'une mince bande de paille . Symbole ou paradoxe ? A moins que ce ne soit une poétique manière de sacrifier à l'hiver , tout en manifestant que l'on réserve au printemps une préférence justifiée . Mais combien nos modistes seront embarrassées aux primes jours de mars , quand tant de leurs clientes , devant les modèles d'été , s'exclameront : « Encore de la paille ! Ah ! non , trouvez-moi autre chose . . . j'en porte depuis décembre ! » Espérons que cet argument stimulera le zèle de nos marchandes de modes . — Quelques élégantes assortissent maintenant la couleur des lacets de leurs souliers à la garniture de leur robe . On en a vu une , à la dernière réunion d'Auteuil , qui vêtue d'un tailleur de velours blanc , garni de gros macarons de soie brodés émeraude et noir , avait à ses bottines — lesquelles étaient de vernis noir à tiges de chevreau blanc — des lacets verts . Un détail , si vous voulez , mais quel détail ! — Une lingère très en renom confectionne , pour remplacer les pantalons de nos dames et les combinaisons qui sans doute ont assez vécu , des couches-culottes tout en entre-deux , avec une petite valenciennes froncée autour . La pointe se rattrape sur le devant dans une grosse épingle double en or ou en joaillerie qui peut être aussi riche qu'il plaît , ou , parfois , qu'il est utile . Et peut-être l'artiste-lingère qui lance cette nouveauté prend-elle trop aisément à la lettre cette affirmation d'un philosophe mysogine que les femmes restent toujours des enfants ?...

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 39 et 40 .

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION.

Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.